

fiction du corps

François Bon

# FICTIONS DU CORPS

Dessins de Philippe Cognée

Lecture de Jérémÿ Liron

**L'Atelier contemporain**

François-Marie Deyrolle éditeur

*« Le corps et l'esprit sont une même chose  
vue sous deux angles différents. »*

Spinoza

*Sans doute le corps est une fiction que l'on se fabrique pour tenir ensemble les espaces et les temps dans lesquels on a lieu. Et le langage, verbalisation de ces plasticités. Et la ville, théâtre du corps. Sait-on lequel prolonge l'autre ?*

*De corps, on en change continuellement, avec l'âge, dans les usages que l'on en fait, ceux auxquels on l'oblige. Dans ses capacités, ce qu'il renvoie du monde et de soi. Et cette image mentale même que toute sa vie on apprivoise.*

*Dans ces brèves fictions, chaque fois un changement minime ou absurde, en induisant une expérience autre du monde, vous en modifie l'équilibre. Et ce léger décalage enclenche toute une série de déplacements possibles avec vertiges et étrangetés. On pense d'abord à des fantaisies. François Bon, lui, dit notes. Pareils que les très courts de Kafka ou son Champion du jeûne dont le « Fameux prestidigitateur » est une sorte de frère, quelque chose vous prend au ventre qui vous concerne dans l'étrange, dans la folie même dont on se tient au bord ou qui nous traverse sans qu'on sache. À peine décalées, ce sont nos propres vies qu'on voit surgir, comme dans la brisure d'un miroir. Ceux-là qui s'effritent, sont interchangeable ou fragmentés, ne sont pas uniquement dans les projections mentales du récit, mais au plus près de vous. Derrière le drôle et l'imaginaire, ça vous tombe dessus. Fictions du corps comme autoportrait plan large. Ou, empruntant à René Char ces vers du Nu perdu, « comme si tu revivais tes fugues dans la vapeur du matin (...) l'irréel intact dans le réel dévasté ».*



P. G. 2015

## Notes sur ce fameux prestidigitateur

Si ce prestidigitateur était fameux, c'est pour la simplicité de ce qu'il présentait.

Seul, face public, très proche, en pleine lumière, il prenait un couteau et le posait exactement, très droit et vertical, sur le sommet de son crâne.

Ensuite, et sans cesser de parler à son public, il l'enfonçait très lentement, s'arrêtait à une dizaine de centimètres. Reconnaisant qu'au-delà c'était une zone de danger qu'il n'avait pas le droit d'affronter.

Un écran géant, derrière lui, prouvait qu'aucune tricherie ni manipulation n'était possible. À de nombreuses reprises, il avait utilisé des couteaux de cuisine du commerce, portant encore l'emballage original du supermarché de la ville.

Des spectateurs étaient invités à se placer derrière lui, et de côté, pour éviter aussi toute illusion d'optique. Un film qu'il avait tourné avec un comparse à la tête entièrement chauve prouvait l'étrangeté de la scène : le couteau, une fois retiré, ne laissait pas d'autre trace ou cicatrice qu'un mince trait rouge.

Seulement, si le film circulait encore (on le trouvait aisément sur le populaire réseau YouTube), le comparse était mort maintenant, sans lien paraît-il avec le numéro qu'ils effectuaient l'un et l'autre, parfois simultanément l'un sur l'autre. Depuis, il tournait seul.

Rituellement, il insistait pour qu'un spectateur ou spectatrice accepte de se prêter à l'épreuve. Nulle douleur, disait-il (le cerveau n'était pas innervé). Nulle séquelle. Au contraire, disait-il, une douceur étrange, qui se propageait par l'ensemble du système nerveux, vous laissait une sensation bienfaisante

pendant de longues semaines. On craignait ce moment, où il attendait qu'un ou une volontaire se présente, en vain, avant qu'il se décide à nouveau de pratiquer la démonstration sur lui-même.

Il y a quelques années, on le voyait fréquemment à la télévision, le prestidigitateur, et dans les grandes salles de spectacle. Cette période était révolue : il n'avait plus l'attrait de la nouveauté. Qui donc, pourtant, à part lui, osait cet exercice des couteaux, de vieille tradition ?

## Notes sur l'homme démembré

L'homme démembré, paraît-il, est mort le mois dernier.

On ne sait pas. À moi cela paraît incertain. L'homme démembré connaissait trop de tours. Puis on ne l'aimait guère.

Il n'aimait pas qu'on le visite. Il fallait être introduit. Alors il vous prenait, seul à seul, et vous emmenait dans cette pièce, nue et blanche, peinte à la chaux, avec au sol un plancher de bois, et qu'il semblait réserver à ce seul usage. Une pièce sans fenêtre.

J'y suis allé trois fois. Nous nous connaissions de longtemps. De notre enfance, en fait. Un de ces croisements dus aux déménagements de nos parents respectifs. Il était un peu plus âgé, mais on avait de bonnes discussions. En ce temps, qu'il parlait.

Dans la pièce blanche sans fenêtre, sur plancher de bois, on restait debout face à lui, très près. C'était un peu gênant, pour ce qui allait suivre. Mais il l'imposait. Il se mettait nu, et commençait.

Il se démembrait vraiment, bras et jambes. Ou seulement mains et pieds. Ou parfois les hanches et épaules. Il avait atteint une maîtrise impressionnante. C'était très lent, et dans cette lenteur on se frottait les yeux pour bien comprendre : il ne vous avait pas endormi, il ne vous troublait pas avec des images de lui-même démembré qui ne seraient qu'un trouble passager de vos perceptions. Mais non. D'ailleurs il vous demandait de le toucher, il vous mettait cela dans les mains. Quand on finissait, on était souvent en sueur autant que lui. On ressortait, silencieux. Il offrait une boisson, qu'on la préférait chaude ou froide, ou même un alcool violent.

Pour lui aussi, c'était un étonnement. Une faculté qu'il s'était découverte progressivement, à force de tâtonnements, d'explorations progressives, d'entraînement aussi, certainement. J'enchaîne les adverbess comme si la phrase, dans sa difficulté à dire, pouvait compenser avec eux.

Il n'avait pas voulu d'examens, de radios. Parfois des démonstrations à quelques sommités. La médecine aurait tellement eu à gagner, de comprendre ce processus.

C'est pour cela aussi qu'il est mort discrètement, et avait demandé à être incinéré aussitôt. Il savait qu'il mourrait tôt, que c'était lié à cette faculté même. Il avait continué jusqu'au bout son travail dans l'administration subalterne qui l'employait (je crois : vérification des devis à échelle départementale des entreprises extérieures pour les travaux d'entretien des routes), et personne dans ses fonctions civiles n'était au courant de cette faculté corporelle.

Il disait cependant que c'était pour lui un besoin. Pour cela qu'il avait aménagé la pièce nue, sans fenêtre. Que son corps avait besoin, pour être en place, qu'il l'exerce continûment, démonte et remonte, comme une hygiène.

Nous, ses proches (relativement proches, parce qu'il était très seul, en fait), n'avons été prévenu que tard, de sa disparition. Je me dis que non. Que dans un ultime exercice, peut-être, il aurait poussé cette faculté si loin que voilà, il était là toujours, parmi nous dans sa pièce blanche – j'y suis passé, la maison est fermée, mais pas de panneau à vendre, juste fermé.

L'homme démembré peut-être toujours là, et qu'il n'a plus de corps. Qu'enfin il aurait réussi son propre but de toute une vie : là, et plus de corps.

## Notes sur les hommes pot

On dit que des hommes-pot sont établis désormais dans toutes les villes, en périphérie, parfois tout en haut dans des grues, parfois postés au coin des rues, parfois devant un écran dans un sous-sol, par commodité.

On dit que les hommes-pot ne souffrent pas, ne se plaignent pas, sont parfaitement heureux dans la situation qui leur est faite.

Les hommes-pot n'ont rien de difforme, mêmes si certains ont propension à un gonflement compréhensible à force d'être simplement immobiles.

On ne constate pas qu'ils se soient fréquemment reproduits entre eux. On a bien insisté qu'il s'agissait plutôt d'une donnée sociale : l'habitude d'un travail fixe, et de commencer de plus en plus tôt dans la vie ces travaux qui les gardaient immobiles.

Le fait était avéré : dès que l'existence des hommes-pot a été établie dans nos vieilles sociétés, les parents n'hésitaient plus à laisser leurs enfants prendre cette direction comme une autre. On était au moins assuré d'une vie calme, d'un rôle et d'une rémunération régulière.

Les hommes-pot n'étaient pas des rêveurs ni des inventeurs. Mais ils exécutaient avec patience l'ensemble des tâches qu'on leur confiait. Ils programmaient, calculaient, construisaient, pilotaient, exécutaient mais tout cela à distance, mais tout cela immobiles.

Leurs besoins étaient si réduits. Dormir c'était sur place, manger c'était limité, d'autant qu'ils étaient souvent affectés de ce dérèglement de gène, le corps se suffisant pratiquement

à lui-même. Ils n'aimaient pas tant la lumière, encore moins le mouvement, du moins les plus expérimentés d'entre eux. On les laissait dans cette demi-obscurité, au moins leur immobilité. Nous savions tous, dans nos villes, ce que nous devions aux milliers et milliers d'hommes-pot que nous maintenions tout en haut de nos grues, postés immobiles au coin des rues, ou devant un écran dans nos sous-sols.

## Notes sur les hommes à la vision aigue

Je veux parler des hommes à la vision aigüe.

Ils sont parmi nous depuis toujours, depuis le temps des chasseurs, des nomades et des guerres. Ils ne se mariaient qu'aux sœurs des hommes à la vision aigüe des autres tribus, ou, mais à défaut seulement, de la leur. Ils savaient se reconnaître entre eux, même dans la guerre, la survie et l'isolement.

Ils sont restés la nuit à la pointe des camps, ont dirigé les marches, ont humé le vent et les reliefs dans le brouillard, les tempêtes de sable. Puis ils étaient sur le haut des remparts, des tours, sur les chevaux qui montaient au-devant des armées. Puis au mât des grands voiliers découvreurs.

Il paraît qu'ainsi, dans nos villes, ceux qui construisent les gratte-ciel, les pylônes des grands ponts à haubans, ou nettoient les parois de verre des grandes tours sont des hommes sans vertige et qui ont su entre eux se distinguer, et passer de chantier à chantier ou de métropole à métropole comme si rien d'autre n'importait que leur propre distinction. Qu'ainsi les hommes à la vision aigüe (ils ont besoin de peu de sommeil, c'est inexplicable) se retrouvent dans les postes de commandement d'armes, quand même ils sont souterrains, dans les tours de vigie des aéroports, quand même les machines et radars pourraient être pilotés par un myope.

On aimerait les voir aussi investir nos autres affaires humaines, ils n'en ont garde. Ce mépris parfois confine à l'insulte : elles sont vraiment si embrouillées, lourdes et confuses, ou sans espoir même, nos affaires humaines ? Il se dit qu'ils vont sur les montagnes, pratiquent le deltaplane, naviguent en solitaire aux rugissants, conduisent des expéditions ou restent

longtemps (ils n'ont guère besoin de sommeil, c'est inexplicable) dans les observatoires.

On en sait peu sur eux, finalement. Ni même ce qu'est, par rapport à la nôtre, cette vieille et légendaire vision aiguë, et s'il y a une frontière fixe et définie entre ceux qui en disposent et les autres. Il se dit que la ville désormais les ignore et qu'ils en souffrent. Qu'il y a eu des suicides, que les mariages ne se font plus.

Qu'on en voit parfois, immobiles et affligés, mais surtout inutiles, au bout des échangeurs des grandes villes.

## Notes sur la fatigue

Je dois retrouver cet auteur européen qui a écrit sur la fatigue. On n'arrive pas à avancer, on n'arrive pas à se plier. Quand on revient à la table, on est immobile, les mains sur le front, ou accoudé au dossier et rien qui vient.

On bien on s'allonge pour quelques minutes, pense-t-on, avec un livre ou le journal, et vous dormez déjà. Quand on se réveille, l'impression du corps très loin, du corps devenu à vous-même absent. On ne tente même pas le mouvement. On s'imagine que c'est fini, du moins qu'on pourrait se rendormir là jusqu'au matin suivant.

Ou bien c'est dans un couloir ou dans les gares. Voilà un escalier, et même l'idée de le monter est dissuasive, vous vous efforcez pourtant.

Ou bien ce sont les mauvaises nouvelles : mais vous êtes comme un rocher, elles éclatent sur vous et disparaissent. Vous êtes étanches, et ça ne vous plaît pas de l'être.

La fatigue est le renoncement à l'autre, mais elle vous sépare aussi de vous-même. Votre capacité à être assis, longtemps, sans rien dans les mains, rien qui passe dans la tête.

La fatigue cesse seulement la nuit, dans le noir. Le corps immobile, mais tendu, mais anxieux, mais crispé. Et dans la tête cette sérénade hurlante, dansante, tourbillonnante ou fuyante. Elle vous emporte des heures.

Notes sur ce fameux prestidigitateur  
Notes sur l'homme démembré  
Notes sur les hommes pot  
Notes sur les hommes à la vision aigüe  
Notes sur la fatigue  
Notes sur les hommes sans pensée  
Notes sur les hommes inutiles  
Notes sur les hommes jetables  
Notes sur les hommes fragmentés  
Notes sur les hommes à repousse  
Notes sur les hommes qui s'effritent  
Notes sur les hommes qui voient la nuit  
Notes sur les hommes sans immobilité  
Notes sur les hommes indéterminés  
Notes sur les hommes barbares  
Notes sur l'homme instable  
Notes sur l'homme rien  
Notes sur la couleur des hommes  
Notes sur les hommes transparents  
Notes sur les hommes suspendus à des crochets  
Notes sur les hommes qui chantaient  
Notes sur les hommes qu'on décidait de garder jeunes  
Notes sur les hommes flexibles  
Notes sur l'homme qui se tait  
Notes sur les hommes-porte  
Notes sur les hommes absents  
Notes sur ce fameux prestidigitateur (suite)  
Notes sur ce fameux prestidigitateur (encore)  
Notes sur l'exercice dit du retourné (prestidigitateur encore)  
Notes sur les hommes-crâne  
Notes sur les lieux sans hommes  
Notes sur les vigiles et gardiens

Notes sur les surveillants de la pollution  
Notes sur celui qui composait ce livre  
Notes sur les hommes qui se souviennent  
Notes sur les refaiseurs de vie  
Notes sur les hommes qui vont à reculons  
Notes sur les hommes-miroir  
Notes sur ce fameux prestidigitateur (encore)  
Notes sur les corps évolués  
Notes sur les restes d'hommes  
Autres hypothèses sur l'élaboration de ce livre  
Notes sur ce fameux prestidigitateur (autres)  
Notes sur les hommes pulsatiles  
Notes sur les hommes discrets  
Notes sur les hommes qui s'enfuyaient  
Notes sur ce fameux prestidigitateur (dernière)  
Notes sur l'homme-tout

Maquette : Juliette Roussel  
(juliette-roussel@orange.fr)

Impression : Ott  
(ott@ottimprimeurs.fr)

© L'Atelier contemporain, mars 2016  
ISBN 979-10-92444-38-4

Ouvrage publié avec le concours du Centre National du Livre.